Format Sumo !

Ali à la Havane : « Boxing Fidel »

Par Michel Porcheron

(…) « José Marti écrivit à New York, Ernest Hemingway écrivit ici et trouva l'inspiration dans les eaux de ces côtes .Nous partageons un sport national : le baseball. Aujourd'hui, nos joueurs vont se rencontrer sur le même terrain de La Havane où joua Jackie Robinson avant de faire partie des Grandes Ligues. On dit aussi que notre grand boxeur Muhammad Ali a dit à certaines occasions que jamais il ne pourrait lutter contre un Cubain, car cela ne pourrait se terminer que par un match nul contre le grand Cubain, Teófilo Stevenson (applaudissements)(…) ».

(Barack Obama, dans son discours au Grand Théâtre de La Havane, le mardi 22 mars 2016)

++++++++

« Fidel Castro a ses propres convictions ; on ne peut que l'admirer pour avoir pris de telles positions parce que c'était ce en quoi il croyait, pour s'être opposé à une grande puissance comme les Etats Unis, pour son indépendance. Je le respecte pour ces raisons. C'est un homme que j'aimerais rencontrer » **Muhammad Ali** (sans date)

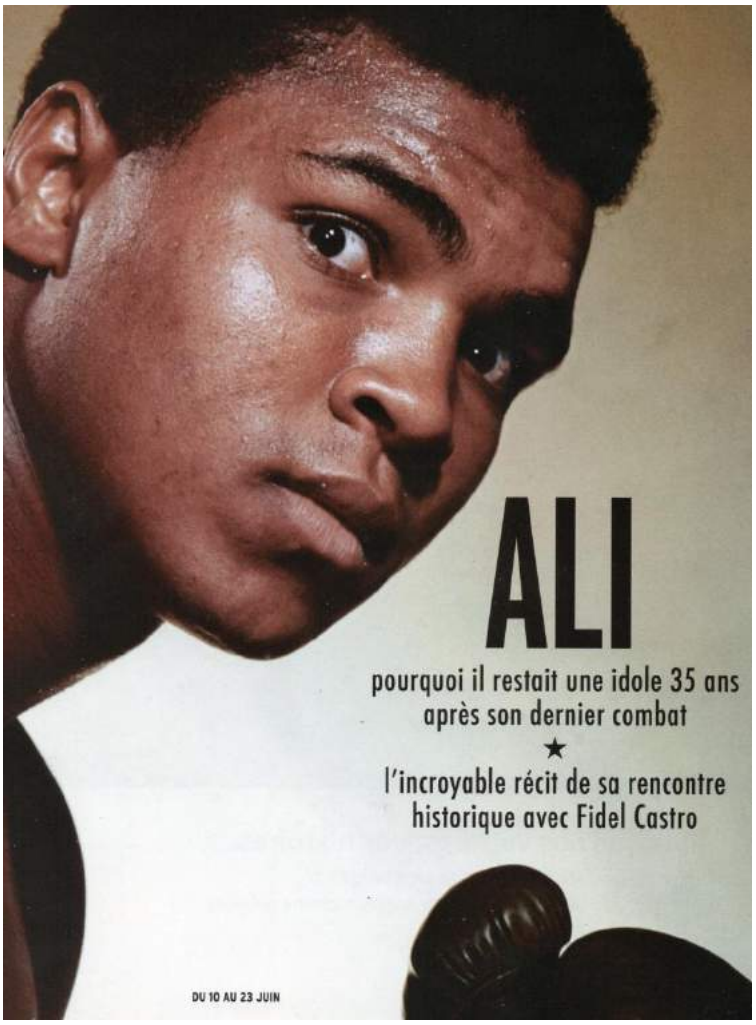
++++++++

Le reportage de **Gay Talese** sur la visite en mars 1996 à Cuba de Muhammad Ali et sa rencontre avec Fidel Castro fut publié pour la première fois dans le n° de septembre 1996 de la revue **Esquire**.

http://archive.esquire.com/issue/19960901

Il a été réédité le 5 juin 2016 sur le site de la revue, titré **« Boxing Fidel »,** avec 13 photos et une vidéo de 1996. Lire (en anglais) : **http://www.esquire.com/sports/a45516/muhammad-ali-boxing-fidel/**

Reportage- Récit d'après Gay Talese (traduction de Michel Cordillot)



Extrait de la couverture de la revue « Society »

Casting ! Mohamed Ali, Howard Bingham, Greg Howard, Teófilo Stevenson, Fidel Castro, Ed Bradley, Yolanda, Fraymari…

Le bus spécialement affrété, rutilant et climatisé, récemment importé du Japon, stationnait devant l'entrée même de l'Hôtel *Nacional.* Le chauffeur cubain, qui ne manifeste aucune impatience, attend les voyageurs qu'il doit conduire au Palais de la Révolution, siège du gouvernement cubain.

Le chauffeur cubain ne connait qu'un de ses voyageurs, de nom, le boxeur américain, triple champion du monde, Muhammad Ali. [nom couramment retranscrit en français Mohamed Ali]. Ali, on l'appellera Ali, 54 ans, vient de descendre de sa chambre, il ne passe pas inaperçu avec ses cent-vingt kilos et son mètre quatre-vingt-dix et traverse –il a les épaules légèrement voutées depuis qu'il est malade- le hall d'entrée de l'hôtel, ce jour-là envahi de Latino-américains, de Canadiens, d'Africains, de Russes, de Chinois,

d'Allemands, et de deux cents agents de voyage français descendus dans cet hôtel.

[Ils sont là dans le cadre d'une campagne lancée par le gouvernement cubain pour développer l'industrie du tourisme - laquelle a attiré en 1995 dans l'île environ sept cent quarante-cinq mille visiteurs qui y ont dépensé près d'un milliard de dollars].

On aperçoit également tout près d'Ali un producteur de film italien et sa compagne venus de Rome, ainsi qu'un lutteur japonais, Antino Inoki, qui l'a blessé aux jambes en 1976, à Tokyo, à l'occasion d'un match exhibition - mais tous deux se sont donné une chaleureuse accolade deux soirs auparavant dans le salon de l'hôtel, où ils étaient venus écouter le pianiste cubain Chucho Valdés jouer du jazz sur un piano demi-queue Moskva importé de Russie.

Des admirateurs parmi les clients de l'hôtel, lui tendent des cartes ou des feuilles de papier pour des dédicaces. Il se prête au jeu avec plaisir. Il a dans l'œil une petite lueur, mais son visage n'exprime rien, et surtout pas un seul mot ne sort des lèvres de celui qui fut jadis l'un des champions les plus expansifs.

Mais derrière le masque que lui impose la maladie de Parkinson, le cerveau fonctionne normalement, et comme à l'habitude, il est très impliqué dans ce qu'il fait. Il écrit son nom en entier pour chaque admirateur. « Mohamed Ali ». Il se refuse à gagner du temps en se contentant d'écrire « Ali » ou simplement ses initiales. Il n'a jamais manqué à ses devoirs vis-à-vis de son public. D'hier, d'aujourd'hui, et de ceux à venir. Il lui faut environ une demi-minute pour écrire « Muhammad Ali » tellement ses mains tremblent. Il marche sans aide, ses mouvements sont relativement lents.

Et dans ce hall où on joue des coudes, il y a aussi, vêtu d'une guayabera à manches courtes, celui qui servi de *cicérone* à Ali durant toute sa visite depuis cinq jours, un Cubain dépassant la foule de plus d'une tête, avec son mètre quatre-vingt-seize et ses 120 kg, le héros de la boxe cubaine, trois fois champion olympique (1972, 1976, 1980) et trois champion du monde amateur (1974, 1978, 1986) dans la catégorie poids-lourd, Teófilo Stevenson, 43 ans, 11 ans de moins qu' Ali, largement aussi célèbre que lui, sur cette île au moins. L'ancien champion cubain occupe des responsabilités importantes au sein des instances sportives gouvernementales. (1)

Un peu plutôt dans la semaine, Ali et Stevenson s'étaient rendus au gymnase Balado de La Havane, où les attendaient des centaines de fans et quelques-uns des jeunes champions en devenir que compte l'île.

Pour une séance photo : ils avaient « boxé » à mains nues, en tenue de ville, ne faisant que s'effleurer le corps et le visage. Puis Stevenson était descendu du ring, laissant Ali tout seul face à deux petites brutes le temps d'un round, puis d'un deuxième. Ces deux-là avaient l'âge d'être encore au lycée, mais à l'évidence, ils n'étaient pas venus avec l'intention de participer à une exhibition pour les enfants. En vérité, ce jour-là, Ali avait encore été trop rapide pour eux. Dressé sur la pointe de ses chaussures de cuir tressé, il reculait, se déplaçait, esquivait, démontrant que son corps était fait pour bouger. Les symptômes de la maladie de Parkinson avaient alors disparu tandis qu'il dansait sur le ring, tel un papillon flottant cinquante centimètres au-dessus de la tête de ses ambitieux adversaires mais toujours prêt à piquer comme une abeille, avec ses mouvements de tête époustouflants, avec cette capacité à utiliser les cordes qui avait tant déconcerté George Foreman lors de leur combat au Zaïre, faisant étalage de son style à jamais inimitable. Le spectacle donné dans ce gymnase cubain avait fait monter les larmes aux yeux de son ami photographe Howard Bingham et poussé le corpulent scénariste Greg Howard à crier d'une voix que peu de gens dans cette foule hispanophone bruyante pouvaient comprendre: « *Ali est sur un nuage! Ali est sur un nuage!* » (Ali's on a high! Ali's on a high!")

Bien que Stevenson, qui avait été l'hôte d'Ali, dans le Michigan, lorsqu'il s'était rendu aux États-Unis à l'automne 1995, ne parle que quelques mots d'anglais, et Ali pas un mot d'espagnol, ils sont frères par le langage des gestes et du corps. Stevenson se faufile dans la foule du hall du *Nacional* et pose gentiment son bras droit autour des épaules de son ami le champion. Puis, lentement, mais avec fermeté, il l'entraîne vers le bus.

D'autant plus que son épouse Fraymari, 23 ans, vient de lui rappeler que l'heure tourne - tout le monde devrait déjà avoir embarqué dans le bus. Fidel est peut-être en train d'attendre.

[Mohamed Ali quittera le lendemain La Havane, après avoir accompagné cinq jours durant une mission américaine d'aide humanitaire, sous l 'égide de la Croix Rouge Internationale, venue avec un avion bourré de matériel médical d'une valeur de cinq cent mille dollars, destiné aux hôpitaux et aux cliniques qui souffrent de l'embargo imposé par les Etats-Unis. L'Ile vit depuis environ cinq ans sous le régime économique du *Periodo especial.*]

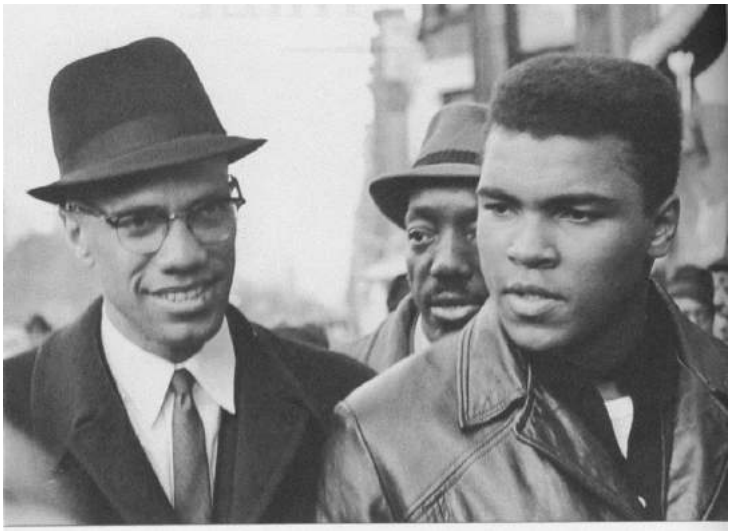
Pour l'occasion, Ali a choisi un costume très ajusté de couleur grise et d'une chemise de coton blanc boutonnée jusqu'en haut mais sans cravate.

Comme à l'habitude, Ali, qui pèse … occupe les deux sièges de la première rangée du côté gauche, juste derrière le chauffeur. Son épouse (celle qui

sera sa veuve) Yolanda, 38 ans, que tout le monde appelle Lonnie, est assise à deux pas de lui sur la droite; elle est à la hauteur du chauffeur.

Les sièges situés derrière elle sont occupés par Teófilo Stevenson, Fraymari et le photographe Howard Bingham, individu à la forte carrure, barbe grise, originaire de Los Angeles. Il a entre 50 et 60 ans. Cela fait 35 ans qu'il a rencontré Ali à los Angeles, juste après sa décision de passer professionnel. Il est devenu son ami le plus proche, photographiant tous les moments marquants de la vie d'Ali.

Et maintenant, au cours de la dernière soirée de son séjour à La Havane, il va être reçu par un combattant vieillissant [il n'a pourtant pas encore 70 ans, qu'il aura le 13 août prochain] qu'il admire depuis longtemps - un homme qui est parvenu à se maintenir au pouvoir durant près de quarante ans en dépit de toutes les manigances de neuf présidents américains successifs, de la CIA, de la mafia et de tous les militants anticastristes américano-cubains.



New York, 1963. With Malcolm X.

L'homme noir a avec lui une de ses photos pour l'offrir au dirigeant cubain; elle est encadrée, et on y voit Mohamed Ali et Malcolm X marchant côte à côte sur un trottoir de Harlem en 1963. Malcolm X avait à l'époque trente-sept ans et devait tomber deux ans plus tard sous les balles de son assassin. A vingt et un ans, Ali, encore un boxeur amateur, était sur le point de conquérir le titre mondial de la catégorie poids lourd, en causant une énorme sensation lors de son match contre Sonny Liston à Miami.

Son plus grand succès jusque- là avait été de remporter le titre olympique à Rome en tant que membre de l'équipe américaine de boxe. Castro, 37 ans alors, était depuis près de quatre ans au pouvoir, après avoir renversé le dictateur Batista, soutenu par les Etats-Unis.

La photo de Bingham porte une dédicace*: « Au président Fidel Castro, de la part de Mohamed Ali! ».* Sous sa signature, l'ancien champion a dessiné un petit cœur.

Assis derrière Ali et occupant lui aussi deux sièges, se trouve le scénariste américain nommé Greg Howard qui pèse plus de cent cinquante kilos.

Bien qu'il ne l'accompagne que depuis quelques mois afin de préparer un documentaire sur sa vie de champion, Greg Howard a noué avec Ali des rapports qui ont fait de lui un intime. A ce titre, il est l'une des rares personnes à avoir pu entendre le son de sa voix durant ce voyage. Ali parle tellement bas qu'il est pratiquement impossible de l'entendre quand il est entouré de gens, même si on est très près de lui. Si bien que tous les commentaires qu'on attend de lui et tous les sentiments qu'il décide d'exprimer publiquement doivent être répétés par Yolanda, Bingham, Teófilo Stevenson, parfois aussi par le jeune et imposant scénariste.

Tout comme Ali, Greg Howard est admiratif de ce qu'il a pu voir à Cuba – *« Ici, le racisme n'existe pas ».* En tant que noir, il partage depuis longtemps les frustrations et les combats qui sont ceux d'Ali. Dans sa thèse soutenue à Princeton, il a analysé les émeutes raciales qui ont secoué Newark en 1967. Pour lui, le film qu'il prépare sur Ali s'inscrit dans la lignée du *Gandhi* de Richard Attenborough.

[Le film en question sortira en salles en 2001, titré « Ali », de Michael Mann, avec Will Smith (1968) dans le rôle-titre, nominé pour l'Oscar du Meilleur acteur 2002. Ce rôle lui a demandé un an de travail, prenant 16 kg de muscle. Il a subi une préparation physique très dure, s'entraînant 5 jours par semaine ponctué de combats réels avec des sparring-partners.]

Les deux douzaines de sièges placés derrière ceux qui sont tacitement réservés au premier cercle des amis d'Ali sont occupés par le secrétaire général de la Croix rouge cubaine, et par le personnel des associations humanitaires américaines à qui a été confiée la répartition des dons de fournitures médicales d'une valeur de cinq cent mille dollars.

Il y a également deux interprètes cubains, et une douzaine de journalistes représentant les médias américains, parmi lesquels le commentateur depuis une dizaine d'années de la chaîne CBS, Ed Bradley, ainsi que deux producteurs et les quatre membres de l'équipe de tournage de la célèbre émission *60 minutes.* Bradley prépare un documentaire sur Ali. *« Nous l'avons accompagné pour voir ce qu'il allait faire à Cuba… »* Il pense qu'il sera diffusé dans un mois peut-être. Cette émission *60 minutes*, c'est l'émission pour laquelle le *Comandante* a été interviewé un certain nombre de fois par Dan Rather, quand il en était le présentateur…

Bradley se targue d'être amateur de cigares. Assis au milieu du car aux côtés de sa compagne haïtienne, il met pleinement à profit la tolérance du régime communiste à l'égard du tabac pour tirer sur un Cohiba Robusto acheté au prix fort au bureau de tabac du *Nacional.*

Ali contemple derrière la vitre fermée du bus japonais le spectacle de la rue. Par moments, il lève la main en réponse aux signes que lui font piétons, cyclistes et automobilistes. Ils ont reconnu ce car pour l'avoir vu plusieurs fois à la télévision transportant Ali et ses amis jusqu'aux centres médicaux et aux nombreux sites touristiques inscrits au programme de leurs déplacements.

Le bus traverse la Place de la Révolution et s'arrête devant le poste de sécurité installé tout près des larges portes vitrées du vestibule dallé de marbre d'un bâtiment construit dans les années 1950.

Les gardes du service de sécurité de Fidel Castro, à qui les noms de tous les passagers du car ont été communiqués à l'avance, emmènent maintenant Ali et tout le groupe, et les font entrer par les portes vitrées puis monter dans deux ascenseurs. Après un bref voyage, ils doivent encore parcourir quelques mètres et traverser un corridor avant d'arriver dans une grande salle de réception aux murs entièrement blancs et aux plafonds très hauts. Des palmiers en pot sont disposés dans tous les coins.

Là, on leur annonce que Fidel Castro va les rejoindre sous peu.

Les membres de la sécurité n'ayant pas invité les hôtes à s'asseoir, tout le monde est resté debout - cela dure depuis dix, vingt, et maintenant trente minutes.

Il est déjà 21 heures. Tout le monde commence à s'impatienter. Et soudain, soupir de soulagement collectif, Fidel Castro pénètre à grandes enjambées dans la pièce, vêtu de sa tenue de guérillero et tête nue. D'une voix joyeuse et haut perchée, il claironne: *« Buenas noches !.* ».

Sur un ton encore plus aigu, il répète *« Buenas noches ! »* en faisant cette fois quelques signes de la main au groupe et en se hâtant de rejoindre son invité d'honneur. Puis sans attendre, le septuagénaire Fidel Castro, qui mesure plus d'un mètre quatre-vingt-dix, se précipite les bras tendus pour étreindre Ali dans une accolade amicale, la barbe grise du Cubain cachant la moitié inférieure du visage dénué d'expression de l'Américain.

« Je suis heureux de vous voir », dit Castro à Ali par l'entremise de l'interprète qui l'a suivi dans la pièce. *« Je suis très, très heureux de vous voir »,* continue Castro en faisant un pas en arrière pour regarder Ali droit

dans les yeux et en serrant ses bras agités de tremblements. *« Et je vous remercie de votre visite ».* Castro relâche alors son étreinte dans l'attente d'une éventuelle réponse. Mais Ali ne dit rien. II a constamment sur le visage cette expression fixe et paisible due à sa maladie. Ses yeux ne clignent pas en dépit des flashes des photographes qui l'entourent.

Plus de trente ans auparavant, au cours des années 1960, Fidel Castro et Mohamed Ali s'étaient partagé les devants de la scène dans le rôle du meilleur opposant à l'*establishment* américain. Parvenus l'un et l'autre au crépuscule de leur vie, l'occasion leur est donnée de se rencontrer pour la première fois durant cette nuit à La Havane.

Il est déjà 21h30 passées et le journaliste Bradley est inquiet à l'idée que le leader cubain puisse s'éclipser sans avoir répondu aux questions qu'il a préparées pour son émission. Bradley se rapproche de l'interprète de Castro, lui disant sur un ton assuré d'obtenir une réponse: *« Pouvez-vous lui demander s'il a suivi.., s'il a eu la possibilité de suivre Ali à l'époque où il boxait en tant que professionnel? »*

La question est transmise et répétée à Castro, qui, face aux caméras de CBS, répond: *« Oui, je me souviens de la période où nous avons envisagé la possibilité d'organiser un match entre ces deux-là - il fait un signe de tête pour désigner Ali et Stevenson - et je me souviens du match en Afrique ».*

- *« Au Zaïre »,* précise Bradley, faisant référence à la victoire remportée par Ali sur George Foreman en 1974. Et il relance: *« Quel type d'impact cela a-t-il eu dans votre pays, car c'était un révolutionnaire de même que...?*

- *Très fort,* dit Castro. *On admirait le sportif, le boxeur, la personne. On a toujours eu une très haute opinion de lui. Mais je n'aurais jamais pensé qu'un jour nous pourrions nous rencontrer ici, à l'occasion de ce voyage dont le but est de nous apporter des médicaments, de voir nos enfants et de visiter nos polycliniques. Je suis très heureux, je suis ravi, d'avoir l'occasion de le rencontrer en personne, d'apprécier sa gentillesse. Je vois qu'il est fort, qu'il porte la gentillesse sur son visage ».*

Castro continue de répondre à Bradley: *« Je suis très heureux que Stevenson et lui aient pu se rencontrer. ».* Et, après un temps d'arrêt, Castro ajoute: *« Et très heureux qu'ils n'aient jamais boxé l'un contre l'autre ».*

- *Lui n'en paraît pas si convaincu*, l'interrompt Bradley, souriant en direction de Stevenson.

- *Je trouve qu'il y a quelque chose de très beau dans cette amitié,* insiste Castro avec douceur.

[Ce récit –avec des photos de la photographe Hazel Hankin (1947) et publié dans le n° de septembre 1996 de Esquire- est le seul connu sur le séjour de Mohamed Ali (17 janvier 1942- 3 juin 2016) à Cuba cette année-là. Dans ce reportage ne figure aucune mention de mois et de jour. Talese parle d'une « douce soirée d'hiver ». Recoupant quelques informations, on déduit que cette visite a eu lieu en mars 1996.

Selon le site cubain cubadebate.cu, Mohamed Ali s'est *« rendu à Cuba au moins à deux occasions »*, rencontrant chaque fois Teófilo Stevenson (29 mars 1952- 11 juin 2012). Sans autre précision. Ali fit un nouveau voyage à La Havane en 1998 lors d'une nouvelle mission humanitaire organisée cette fois par la fondation américaine Disarm Education Fund. Nous n'en avons aucun écho écrit, mais plusieurs photos de ce séjour sont disponibles. Ali rencontre à nouveau Fidel Castro.

De la rencontre de 1996 avec Fidel Castro, de courts extraits ont été introduits dans le récit reproduit plus haut. Ce sont ceux qui apportent des éléments toujours intéressants 20 ans plus tard.

Mais manifestement, l'état de santé de Mohamed Ali, que Fidel Castro - comme hôte avenant et souriant - a toujours à l'esprit tout au long de la rencontre, fait que le leader cubain et ses visiteurs parlent presque toujours de tout et de rien. Soit de choses sans importance et souvent futiles. D'après le récit de Talese, Fidel Castro joue le jeu, se sent obligé de rompre les silences, de poser diverses questions superficielles à ses visiteurs, pourtant « *la conversation mondaine n'a jamais été le fort de cet homme* » écrit Gay Talese.

http://www.cubaenmiami.com/el-dia-que-muhammad-ali-y-fidel-castro-se-encontraron-en-la-habana/ (photo et vidéo)

Entre des échanges de banalités conscientes de tous et quand le mutisme forcé devient trop lourd, Fidel Castro, Ali et Stevenson se lancent dans des gestes …de boxeurs. Le dirigeant cubain fait mine de décrocher un *jab* (léger direct du bras avant) simulé à Stevenson, à un autre moment Mohamed Ali élève lentement son bras droit en direction du menton de son amphitryon (applaudissements dans la salle) puis un peu plus tard Ali et Stevenson se font face et miment au ralenti les gestes de deux boxeurs en train de combattre, sans jamais se toucher…Accolade entre les deux hommes

(applaudissements de trois minutes), les caméras ronronnent, les photographes flashent…

Et puis il y a le tour de magie de Mohamed Ali…

Ces passages, toujours d'après Gay Talese, sont dans le PDF « La rencontre » placé à la fin de notre texte.

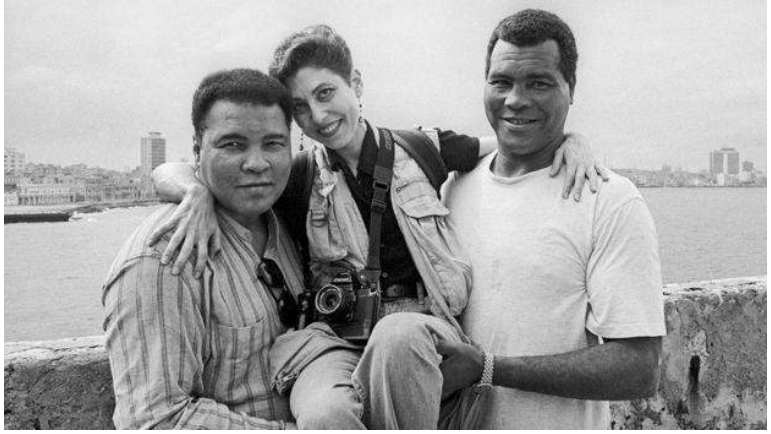
Ce fut donc surtout une rencontre pour photographes et cameramen. La meilleure preuve est la photo de la photographe américaine Hazel Hankin (1947)

Elle a eu l'occasion de raconter à BBC-Mundo, après le décès d'Ali :

Nous attendions l'arrivée de Fidel Castro. Nous étions en train de boire un jus de fruits quand soudain Fidel est apparu et il commença à plaisanter avec Ali, sous les yeux de Teófilo Stevenson. A un moment, Fidel (souriant) tendit le majeur de sa main gauche vers son visage. *« Frappe-moi là, vas-y »* (Golpéame aqui, dale) dit Fidel Castro à Mohamed.

J'avais la photo, qui devint le symbole de cette rencontre historique. A Cuba où la boxe est quelque chose de si important, l'importance de la visite de Mohamed Ali fut évidente, de même que son soutien dans un des moments les plus difficiles de l'Ile. Ce fut un honneur d'être là et de partager cet instant. (Hazel Hankin)

Photo de Hazel Hankin



Hazel Hankin, entre Mohamed Ali et T. Stevenson

*- **Le président Raul Castro,** au tout début de son discours de clôture du VII Sommet de l'Association des Etats des Caraïbes qui s'est tenu à La Havane du 2 au 4 juin 2016, a adressé un « *message de condoléances et de solidarité à la famille du grand champion de boxe Muhammad Ali, au peuple des États-Unis, en particulier à la communauté afro-américaine, dont il a toujours défendu les droits, ainsi qu'à toute la communauté sportive internationale. Nous n'oublierons jamais sa courtoisie et éthique, son rejet de la guerre et sa défense de la paix, son respect et l'amitié à l'égard du camarade Fidel et de ce grand boxeur cubain que fut Teófilo Stevenson ».*

(1)- **Muhammad Ali** adressa le message de condoléances suivant, à l'annonce du décès de **Teófilo Stevenson** à Cuba, le 11 juin 2012, à l'âge de 60 ans.

« J'ai été profondément attristé ce matin de la nouvelle du décès de l'un des grands champions de boxe, Teófilo Stevenson. Bien qu'il n'ait jamais combattu chez les professionnels, avoir remporté trois médailles d'or en trois Jeux olympiques différents, assure qu'il aurait été un adversaire formidable face à n'importe quel autre champion des poids-lourds en titre ou à n'importe quel challenger à son meilleur moment. Je me souviendrai toujours de la rencontre avec le grand Teófilo dans son Cuba natal. Il fut l'un des grands de ce monde, en même temps qu'il était un homme chaleureux et plein de tendresse, toujours les bras ouverts. Mes condoléances à sa famille et ses amis. Qu'il repose en paix ».

(mp)